



Communication & Influence

N°141 - Février 2023

Quand la réflexion accompagne l'action

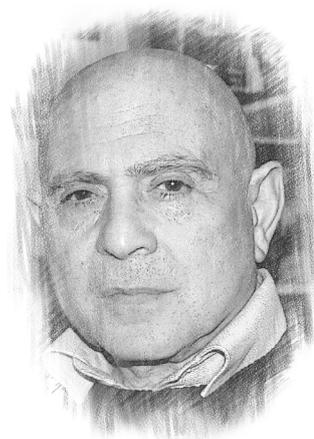
Le déclin de l'Occident : perte de lucidité, de volonté, de puissance et d'influence – Le décryptage de Gérard Chaliand

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

Quarante ans après la publication de son Atlas stratégique avec Jean-Pierre Rageau, Gérard Chaliand réitère avec un nouvel Atlas stratégique (avec Roc Chaliand et Nicolas Rageau, Autrement, 2022), sous-titré De l'hégémonie au déclin de l'Occident. Stratégiste de terrain ayant couvert la plupart des guerres irrégulières des soixante dernières années en Afrique, en Asie et en Amérique latine, ayant dans le même temps enseigné dans les plus prestigieuses institutions, Gérard Chaliand pointe tous nos défauts au premier rang desquels notre arrogance, notre irréalisme et notre lâcheté. Il dresse ainsi un constat lucide mais terrible. "Que nous le voulions ou non, nous sommes enfermés dans le cercle d'un narcissisme doloriste. Pendant ce temps, il y a de jeunes puissances qui émergent, avec une farouche volonté de vivre et de vaincre. Il est clair que nous ne vivons pas selon le même tempo..."



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Gérard Chaliand nous exhorte à faire preuve de courage, ce qui passe d'abord par la lucidité. "Osons regarder la vérité en face, nous dit-il. Se raconter des histoires ne sert à rien, sinon à préparer le prochain échec". Conclusion lapidaire de Gérard Chaliand : "L'avenir sera rude"...

On est saisi d'une sorte de vertige lorsque l'on regarde le portrait que vous dressez d'une Europe sûre d'elle-même et imposant sa férule sur la planète au XIX^{ème} siècle, et l'Europe perdue et infantilisée de ce début de XXI^{ème} siècle, tout à la fois géant économique et nain politique. Comment expliquer un tel renoncement à assumer un destin ? Comment expliquer ce rejet de toute volonté de puissance ?

Si l'on met en perspective le bilan de l'Europe telle que nous la connaissons depuis ces soixante dernières années, le bilan est de fait plutôt maigre. Souvenons-nous de ce que nous étions, nous autres Français et

ce à l'échelle planétaire, ne serait-ce qu'à la veille de la Seconde guerre mondiale... On ne peut qu'être frappé de notre recul sur le plan politique, sans même parler du plan militaire. Cet affaiblissement est considérable et de cette chute, nos contemporains n'ont même pas idée, enfermés qu'ils sont dans l'instantanéité qui les empêche de remettre les choses en perspective. Puisque vous évoquez la question de la puissance, en vérité, sur le plan militaire, nous sommes devenus des nains, quand bien même nous restons la seule puissance nucléaire de l'Europe. Les lignes de fracture mondiales se sont déplacées. L'Europe, même coupée en



deux au temps de la Guerre froide, restait l'enjeu du monde. Aujourd'hui, l'enjeu est ailleurs. Le grand défi, ce n'est même plus la Russie, c'est la Chine et la zone Indo-Pacifique. De plus, de quelle Europe parlons-nous ? Il y a plusieurs Europes et le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne vivent pas dans une parfaite cohésion. Quand on évoque l'Europe occidentale, on doit constater que nous avons vécu une période dorée, vivant douillettement pendant un demi-siècle à l'abri d'un parapluie américain qui s'est occupé de tout et a assuré une relative prospérité. Cette Europe, installée dans

Nous évoluons dans la seule sphère dialectique, dans un perpétuel ballet verbal, hors de tout agir. Mettons-nous dans la peau de nos interlocuteurs qui, eux, nous écoutent, mais savent ce que agir veut dire, la Russie, la Chine, la Turquie... Eux savent comment contraindre des Etats comme nous.

la consommation, a abdiqué toute volonté et surtout, a perdu tout sens des rapports de force. Je me permets de rappeler que l'unique victoire militaire européenne des soixante dernières années est celle de Mme Thatcher aux Malouines. Autrement, nous avons été mêlés de-ci-delà à des interventions qui se sont soldées au mieux par des demi-succès, le plus souvent par des échecs politiques... En vérité, nous n'avons plus la volonté d'imposer notre volonté. Hors la seule sphère économique – et encore... – nous avons abandonné toute idée de puissance.

Surtout, nous n'avons pas de détermination. A cet égard, me revient à l'esprit une discussion que j'avais eue avec le responsable du renseignement de ce tout petit Etat qu'est Singapour. *"Nous sommes prospères mais vulnérables. Nous sommes un gibier qui s'efforce de sentir le changement du vent avant le chasseur"* me disait-il. Force est de constater qu'aucun Européen ne ressent dans sa peau ce sentiment d'être en permanence aux aguets. Par

Le courage, on ne le répétera jamais assez, est une donnée-clé de l'existence. Il faut être à même de répondre aux défis que la vie nous impose. Go and get it ! Osons regarder la vérité en face.

exemple, comme ce fut le cas jadis pour les Israéliens, être prêt à tout dans un environnement hostile. Au contraire, nous nous sommes endormis dans le confort et nous ne nous réveillerons plus, je ne vois aucune raison à cela.

La simple idée de faire face à ce que la vie nous impose nous est devenue étrangère. Nous voulons à tout prix éviter la confrontation. Prenons un simple exemple tiré de l'actualité. La Suède a émis le vœu

de faire partie de l'Otan. La Turquie – qui en est membre – s'arrogé le droit de poser ses conditions en demandant que les opposants réfugiés en Suède lui soient remis. Formulée de la sorte, la requête est irrecevable. *Quid* de la réaction de la France, patrie des droits humains et grand donneuse de leçons ? Je ne parle pas là d'action, mais simplement de paroles ? Cette demande aurait dû être collectivement dénoncée par tous les membres de l'Otan. Avons-nous peur de la Turquie ? Pas la peine de ratiociner et de chercher des explications complexes à ce constat simple : nous sommes devenus lâches.

Ce refus du réel vient de ce que nous refusons d'assumer le moindre risque, *a fortiori* celui d'une crise ouverte. En fin de compte, c'est assez simple. Tout se passe pour nous uniquement sur le plan verbal. Si quelque chose nous déplaît, nous disons : "c'est inadmissible". Traduisons : "on l'admet". Quand

on dit : nous sommes concernés, il faut entendre : on s'en fout ! Nous évoluons dans la seule sphère dialectique, dans un perpétuel ballet verbal, hors de tout agir. Mettons-nous dans la peau de nos interlocuteurs qui, eux, nous écoutent, mais savent ce que agir veut dire, la Russie, la Chine, la Turquie... Eux savent comment contraindre des Etats comme nous.

Grâce aux cartes géographiques que vous déployez habilement avec votre équipe dans cet Atlas stratégique, force est de constater que "l'Occident" est en réalité fort isolé sur la scène internationale. D'ailleurs Occident et Europe ne sont-ils pas deux concepts distincts ?

Nous avons conservé un vocabulaire qui n'est plus en adéquation avec la réalité. Dans le monde bipolaire d'avant la chute du Mur, c'était simple : d'un côté les alliés des Etats-Unis, de l'autre les clients de l'URSS. Lui a succédé durant un peu plus d'une décennie un monde unipolaire avant que l'on en revienne à un monde multipolaire. Le concept d'un Occident qui serait central et sur lequel devrait s'aligner le reste du monde, ne fonctionne plus. Nous agissons des slogans anciens qui ne correspondent plus aux réalités d'aujourd'hui. On n'ose plus se regarder dans le miroir pour savoir exactement quelle gueule l'on a... C'est pour cela que l'opinion publique en Europe occidentale ne comprend pas certaines réactions qui eussent été inconcevables il y a seulement vingt ans. Regardons le jeu de la Turquie aujourd'hui au regard de ce qu'il était il y a deux décennies ! Bien sûr, il y a la donnée géopolitique qui la situe au carrefour des mondes européen, africain et asiatique. Mais il y a surtout à la base une volonté politique. La Turquie s'est armée, elle s'est donné les moyens de vaincre. On a pu le constater en direct en Lybie, en Syrie ou en Irak, en voyant la pression qu'elle peut exercer sur le Karabakh ou dans les eaux de la Méditerranée orientale, sans oublier sa présence diffuse dans les Balkans, au sens le plus large possible, voire dans la sphère de l'Afrique occidentale. Les Turcs se sont donné les moyens de leur volonté, les moyens de peser concrètement sur les événements et d'obtenir ce qu'ils voulaient.

Quant au distinguo à opérer entre Occident et Europe, je dirais oui et non. L'Europe est en net déclin quand les Etats-Unis restent redoutables et créatifs. De fait, tels que nous les connaissons, ils sont issus de la même matrice que l'Europe. Même si l'on sent chez eux que prédominent la force de l'esprit d'entreprise et la volonté de réussir. Chose curieuse : si les Européens ont copié beaucoup de choses chez les Américains, ils ont cependant omis de prendre en compte ce paramètre "esprit d'entreprise" qui traduit le goût du risque, la capacité d'adaptation et de rebond, lequel paramètre constitue une clé majeure de la dynamique américaine. Nous apparaissions comme un vieux continent épuisé. Le courage, on ne le répétera jamais assez, est une donnée-clé de l'existence. Il faut être à même de répondre aux défis que la vie nous impose. *Go and get it ! Osons regarder la vérité en face.* Se raconter des histoires ne sert à rien sinon à préparer le prochain échec. En Europe, nous sommes malheureusement aujourd'hui des peuples essoufflés et, avec tristesse mais lucidité, je ne vois pas poindre de possibilité de recouvrer un nouveau souffle.

Que nous le voulions ou non, nous sommes enfermés dans le cercle d'un narcissisme doloriste. Pendant ce temps, il y a de jeunes puissances qui émergent, avec une farouche volonté de vivre et de vaincre. Il est clair que nous ne vivons pas selon le même tempo... ■

EXTRAITS

Les 40 ans qui ont mené l'Occident à son déclin

L'avant-propos de l'Atlas stratégique (op.cit., p.6 et 7), signé par Roc Chaliand, le fils de Gérard Chaliand, permet de resituer les grandes étapes qui, en 40 ans, ont conduit l'Occident à son déclin. Ce synopsis est reproduit ici avec l'aimable autorisation des Editions Autrement.

"Quarante ans après la publication de *l'Atlas stratégique. Géopolitique des rapports de force dans le monde* (G. Chaliand et J.-P. Rageau, traduit dans le monde entier), qui a révolutionné la géographie politique à l'échelle internationale et a été à l'origine du renouveau des atlas en s'imposant comme un ouvrage de référence, paraît cet opus décryptant les événements qui ont mené l'Occident à son déclin.

Nous n'avons pas cherché à juger mais à rappeler les faits, sans les limiter à la vision occidentale. Ici, nous proposons une vision originale, aussi synthétique et lisible que possible, tant sur le plan de l'analyse que de la cartographie, que nous avons voulue efficace et concise, avec pour objectif d'offrir des cartes simples et accessibles à tous.

Cet ouvrage dégage une perspective historique sur les trois derniers siècles, loin de l'habituelle vision européo-centrée. Il donne à voir la perception de cette hégémonie occidentale par l'Autre, en remettant en perspective le rapport du "dominé" au "dominant".

Cet Atlas Stratégique dresse ainsi, dans le format contraint du livre, le bilan historique de l'hégémonie européenne sur l'Asie et l'Afrique, conséquence de la révolution industrielle et d'avancées conceptuelles qui ont mené, durant plus de deux siècles, à une domination quasiment sans partage, jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Durant cette période, seul le Japon fut, en Asie, capable de relever le défi du "péril blanc" et parvint à n'être ni colonisé, ni à servir d'Etat-tampon entre deux empires européens

Au lendemain d'une guerre froide, toujours en vigueur selon Vladimir Poutine, mais remportée, selon la vision occidentale, avec la chute de l'Union soviétique et ses conséquences, l'Occident, dont l'apogée se situe dans la dernière décennie du XX^e siècle, connaît un déclin. Celui-ci est dû à la fois à une démographie en baisse et aux échecs dans les conflits irréguliers depuis la guerre du Vietnam, mais aussi à une nouvelle sensibilité issue d'un climat psychologique marqué par la victimologie au sein des opinions publiques occidentales, renforcée par les médias.

L'Occident, dont l'apogée se situe dans la dernière décennie du XX^e siècle, connaît un déclin

La mondialisation n'a point uni le monde mais suscité des fragmentations créées par la fin de l'hégémonie des États-Unis. Au cours des deux dernières décennies, la multipolarité n'a cessé de s'amplifier. Des États, naguère d'influence très réduite, se sont imposés comme des pôles désormais dotés de capacités importantes, alors qu'ils ne disposent pas tous du feu nucléaire, à l'instar de la Turquie, de l'Iran, de l'Arabie saoudite ou de la Corée du Sud face aux grandes puissances. Et bien sûr, la Chine, hier encore sans grand pouvoir, qui devient aujourd'hui rivale sur tous les fronts des États-Unis, la Russie, l'Inde, Israël, voire même la Corée du Nord, sans oublier celle du Sud. Comment, par ailleurs, ne pas s'étonner du rôle que joue le Qatar grâce à sa puissance financière et médiatique (Al Jazeera) ?

Parallèlement, l'incapacité de l'Europe à se fédérer et à assurer sa sécurité, voire sa souveraineté par ses propres moyens militaires, la réduit à un statut de puissance économique privée de volonté, sinon d'une élémentaire cohésion

Les États-Unis, depuis leur défaite au Vietnam (1955-1975), n'ont remporté aucune victoire militaire, excepté en 1991 en Irak lors de l'annexion du Koweït par Saddam Hussein, puis en 1995, avec la réduction des forces serbes en ex-Yougoslavie. Après le "syndrome vietnamien", la réticence des États-Unis à risquer la vie de ses soldats ("guerre zéro mort") les poussait à multiplier les bombardements aériens dont les "dommages collatéraux" n'étaient, le plus souvent, pas accidentels. L'importance du choc psychologique suscité par le terrorisme éclatait de façon stupéfiante le 11 septembre 2001. Les États-Unis, par un phénomène de boomerang, payaient l'aide apportée aux islamistes durant l'intervention soviétique en Afghanistan (1979-1989). Conséquence de la "guerre de choix" de 2003 destinée à "remodeler le Grand Moyen-Orient", Daech établissait un bref califat au Levant qui attira des dizaines de milliers de combattants des quatre coins du monde – certains animés par la foi, d'autres désireux d'en découdre en participant au djihad. Ceux-ci furent essentiellement frappés par l'aviation russe et combattus au sol par les peshmergas kurdes et des forces spéciales, tandis que les Occidentaux cherchaient à se débarrasser du pouvoir de Bachar el Assad. Il a fallu que le Kurdistan d'Irak soit menacé de disparaître pour que les États-Unis interviennent, afin de contraindre les djihadistes.

Néanmoins, la capacité de nuisance du terrorisme islamique est loin d'être épuisée

Fin 2021, après vingt ans de présence militaire, les États-Unis évacuaient dans des conditions pathétiques l'Afghanistan. Ils y ont perdu l'équivalent de 125 hommes par an, chiffre dérisoire au regard du nombre de victimes des crimes de droit commun commis aux États-Unis sur la même période. La Chine, quant à elle, avec prudence, observe cette crise qui modifie les rapports de force d'un ordre international en recomposition et table sur le dynamisme de son économie, sa capacité de contrôle sur sa propre population et sur le temps." *Relisant au cours de l'entretien de février 2023 cette dernière phrase, Gérard Chaliand ajoute : "Cependant, le bilan global du terrorisme islamique est maigre. Beaucoup de bruit et peu de succès durables. De fait pour devenir redoutable, il faut créer de la croissance, comme la Chine, comme l'Inde, comme le Vietnam, comme la Corée du sud. Le reste, c'est de la perturbation dont nos médias occidentaux se font les porte-voix. C'est nous qui vendons de l'angoisse..."*

EXTRAITS

Gérard Chaliand : l'avenir sera rude

A la mi-janvier 2023, Gérard Chaliand a accordé un entretien à Nicolas Roche, créateur du blog *Paroles d'actu* (<http://parolesdactu.canalblog.com/>), entretien qui avait pour titre "Nous n'avons pas suffisamment désiré la construction d'une Europe forte". Nicolas Roche nous a très aimablement autorisé à en reprendre les extraits suivants.

"Vous pointez la responsabilité directe des États-Unis dans les crispations nées dans l'ancien espace soviétique (de l'attitude triomphaliste des années 90 jusqu'aux révolutions de couleur), tout comme celle qu'on connaît dans la déstabilisation du Moyen-Orient (la guerre d'Irak en 2003 mais pas que). L'Amérique a-t-elle été le déstabilisateur en chef, et fait-elle aujourd'hui, un peu amende honorable ?

Pour ceux qui s'efforcent d'établir sans biais l'état des lieux, à l'évidence sur la trajectoire 1991-2021, les États-Unis ont été, en matière de déstabilisation à l'échelle planétaire, de loin les premiers. Cela va des révolutions de couleur - menées par des "ONG" qui n'avaient rien de "non-gouvernementales" - aux déstabilisations au Moyen-Orient, et ailleurs. Par ailleurs, tout a été fait pour systématiquement ramener l'ex-URSS aux frontières de la Russie, Ukraine comprise, comme l'avait théorisé Zbigniew Brzezinski dans son fameux ouvrage, *The Grand Chessboard* (Le Grand Échiquier, 1997), dont j'ai préfacé la version française.

Bien sûr, les Russes ont historiquement une propension à la construction d'un empire, cela depuis le 16^e siècle, et ils ont à tort et à raison toujours considéré l'Ukraine comme le berceau de ce qu'on appelait au départ la Rus' de Kiev. Mais les temps ont changé. Depuis la Première Guerre mondiale, on sent à cet égard une évolution qui s'est accélérée...

Entre deux impérialismes, le plus rapace a été le plus fort : les États-Unis triomphants en 1991 ont pensé qu'un monde unipolaire était possible, sinon souhaitable. S'agissant de l'ancien espace soviétique, de l'Ukraine, il y a eu de leur part un premier essai en 2004 (la Révolution orange, ndlr), ce fut un échec. La seconde tentative, en 2014 (la Révolution de Maïdan, ndlr) fut une réussite.

Vladimir Poutine a, en 2022, manifestement sous-estimé le degré de préparation des Ukrainiens, et celui des États-Unis (s'agissant de la puissance de leur renseignement, ou de la vitesse avec laquelle ils ont pu fournir aux combattants des armes légères, etc.). Mais je le redis : la propagande pro-ukrainienne que nous faisons est outrancière, et la diabolisation de l'adversaire atteint un degré rare. Voilà, à mon sens, l'état de lieux..." [...]

Les paramètres-clés à garder à l'esprit pour conserver son indépendance d'esprit, de jugement et d'action

"Quels conseils intemporels donneriez-vous à quelqu'un qui, lisant cet entretien dans dix ans, s'approprierait à exercer un poste de responsabilité l'amenant à conduire la politique extérieure de son pays ?

Il n'est pas possible pour moi d'imaginer ce que le monde multipolaire d'aujourd'hui pourrait paraître dans dix ans. Aussi, voici quelques invariants :

- Connaître les terrains de façon concrète.
- Appréhender de façon rigoureuse les perceptions et données de l'adversaire.
- Être souple dans les négociations et inflexible sur le non-négociable. Ce qui implique une détermination, sinon une stratégie d'ensemble.
- Compter sur soi-même tout en ayant des alliés dont les vues sont conformes aux vôtres.
- Veiller à la cohésion interne.

Voici quelques vues générales, qui paraissent assez éloignées de ce qui se pratique actuellement...

Que vous inspire-t-il finalement, ce monde sur lequel s'ouvre 2023 ? Est-il réellement plus dangereux, plus imprévisible que celui qui opposa les blocs USA-URSS au siècle dernier ? A-t-on réellement appris des sinistres années 1930, ou bien est-on, y compris en Europe, possiblement à la veille de quelque chose de similaire ?

Le monde d'aujourd'hui est à mon sens plus dangereux que celui de l'après-guerre, dans la mesure où il est multipolaire et non bipolaire, et par conséquent plus complexe, plus imprévisible. En revanche, il est peut-être moins dangereux parce que l'on sait mieux ce que coûterait une catastrophe nucléaire.

Par rapport à la crise économique des années 1930, nous avons fait preuve de plus de sagesse en 2007-2008, et la crise a été moins grave que la précédente parce que l'on connaissait ses conséquences." [...]

Conclusion lapidaire de Gérard Chaliand : "L'avenir sera rude."

Pour accéder à l'intégralité de l'entretien entre Gérard Chaliand et Nicolas Roche :
<http://parolesdactu.canalblog.com/archives/2023/01/19/39781786.html>

EXTRAITS

François Soulard : l'Atlas de Gérard Chaliand fait une part belle à la géopolitique de l'influence

Proche de Gérard Chaliand dont il a traduit en espagnol ou en anglais les ouvrages Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental (Odile Jacob, 2016), Terrorisme et politique (éditions CNRS, 2017), ainsi que le récent Atlas stratégique (op.cit.), François Soulard est un voyageur et essayiste basé à Buenos Aires. Géologue de formation, il s'investit d'abord dans l'ingénierie territoriale et environnementale de la région Nord-Pas de Calais (1998-2003), puis en 2003 fonde l'association Traversées et organise un tour du monde itinérant (2004-2007). En 2012, il crée la plate-forme de communication Dunia orientée sur les questions de géopolitique, d'infostratégie et de communication en réseau. L'École de pensée sur la guerre économique a récemment republié deux de ses contributions, "Puissance et combat économique : deux verrous de l'internationalisme" et "Perspectives pour renouer le numérique avec la justice sociale" (co-écrit avec l'économiste Michel Volle). Ci-après un témoignage inédit de François Soulard rendant hommage à Gérard Chaliand.

"J'ai aimé traduire cet état des lieux dense et factuel qui est presque porteur d'une "autre" histoire globale. Nous sommes mis en face du fait que le monde n'a jamais cessé sa marche en avant sous l'effet tragique et transformateur des rapports de force. Son bilan est âpre et sans appel, à l'écart de tout penchant décliniste ou victimisant. L'image d'ensemble est celle d'une sortie du cycle de préséance de l'Occident sur le monde, qui fut permise grâce à son extraordinaire expansion du XV^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, vers une ère de rééquilibrage dont le centre de gravité se situe autour de la confrontation entre la Chine et les États-Unis et de la région indopacifique. Dans ses ouvrages antérieurs, Gérard Chaliand a témoigné régulièrement de cette recomposition du monde qui se déroule sous nos yeux et qui formule par là-même une nouvelle grammaire géopolitique (*Vers un nouvel ordre du monde, Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental, Des guérillas au reflux de l'Occident*). Mais à l'instar de son premier atlas stratégique paru en 1983 dans l'ambiance de la Guerre froide, cette dernière mouture tente de renverser les représentations habituelles qui entourent la réalité des relations internationales d'un vernis parfois trop commode ou anachronique. Le prisme de l'interculturel et des perceptions est omniprésent. La lecture géopolitique et historique cohabite avec des "savoirs de peau", accumulés sur le terrain. À monde nouveau, nouvelles cartes mentales et mode d'écriture pour ainsi dire. Malheur aux vaincus, hélas, et aux vainqueurs d'hier s'ils ne réinvestissent pas l'intelligence des rapports de force. D'où la plume particulièrement tranchante et synthétique du document, guidée par une recherche de discernement.

Feu le monde militairement et idéologiquement bipolaire qui structurait verticalement les alliances et déterminait la physionomie des conflits. Consumées la propagation d'un modèle politique universel et la projection démesurée d'hyperpuissance comme ce fut le cas à la fin des années 2000 par une Amérique au sommet de son hégémonie. Caduques les approches stratégiques morcelant à l'excès l'espace, le temps et les interdépendances ou la prospérité garantie à long terme par une avance technologique et industrielle. Ce grand rééquilibrage plante un nouveau décor stratégique, qui apparaît d'autant plus clair quand on l'envisage dans une perspective longue. La mondialisation a suscité la montée de pôles compétiteurs dont les volontés de marges de manœuvre et les affirmations nationalistes sont vives. La Chine est devenue le rival majeur par sa propre capacité à entrer en concurrence sur tous les fronts.

Derrière un équilibre stratégique encore étonnamment stable malgré cette redistribution des cartes, s'est opérée une sensible évolution de la nature même des rapports de force. Depuis les années 1990, les interdépendances sont à la fois globales, enchevêtrées et multifformes. La suprématie occidentale a contraint les pôles émergents à reconstruire leur puissance par l'économie et l'influence. Si la coercition militaire et l'action frontale restent incontournables, les stratégies conflictuelles se sont élargies vers des modalités indirectes, jouant sur les registres de la compétition, de l'occupation du terrain, du contournement ou de la persuasion. Les rapports de force s'exercent par l'action sur un environnement pluriel et complexe, dont les parties font système. La preuve avec l'ascension par enveloppement de la Chine. L'Europe est devenue un maillon faible de ce paysage stratégique, réduite à un statut de puissance économique, limitée dans sa volonté et sa cohésion.

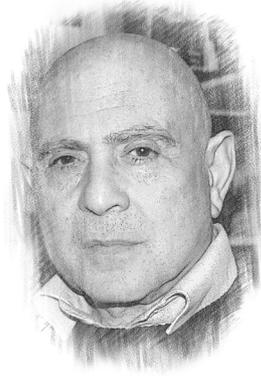
À ce titre, cet atlas fait une part belle à la géopolitique de l'influence, partie prenante des stratégies indirectes. Selon l'auteur, elle est le résultat de la puissance d'un État pour conforter des positions économiques, politiques et culturelles. L'Iran s'érige ainsi en centre de gravité du chiisme en consolidant des forces politiques, militaires et informationnelles redoutables. La Russie, ayant tout misé sur ses capacités militaires et l'usage déstabilisateur de l'information, obtient avec des moyens limités une présence militaire et une influence considérable. L'Arabie saoudite agit en levier actif de la multipolarité grâce à ses alliances ambiguës et au soutien systématique de l'islamisme radical. Israël est sans doute l'État qui exerce le faisceau d'influence le plus intense au monde compte tenu de sa puissance industrielle. La Chine, l'Inde, la Turquie, la Corée du Sud ou encore le Qatar, illustrent ces nouvelles géométries de l'influence, corrélées à l'affirmation de la puissance. Dans ses travaux, Gérard Chaliand avait d'abord souligné la pertinence de l'approche du "pouvoir feutré" américain dès la Première Guerre mondiale, puis au moment où les États-Unis durent ajuster la voilure de leur puissance au contexte de l'après-guerre froide. Il leur fallut maximiser leur pouvoir politique en modelant un cadre perceptif favorable, chez les élites extérieures et les masses populaires, dans le but de limiter les réticences du triomphalisme ou de la coercition. Les mésaventures de la puissance brute du début des années 2000 donnèrent raison à ce postulat.

L'action indirecte est affaire d'adaptabilité et de plasticité. Pas d'influence donc sans définition de buts cohérents, sans art de la coordination ni action dans la durée. Cette rapide assertion reste particulièrement valable aujourd'hui dans le cas de la France".

BIOGRAPHIE

Gérard Chaliand est un stratège de terrain qui a couvert la plupart des guerres irrégulières des soixante dernières années en Afrique, en Asie et en Amérique latine. Avec Jean-Pierre Rageau, il a publié une douzaine d'atlas qui font autorité, dont, en 1983, l'*Atlas stratégique* (Fayard) qui a révolutionné la géographie politique. Quarante ans plus tard, il réitère avec un nouvel *Atlas stratégique* (avec Roc Chaliand et Nicolas Rageau, Autrement, 2022), sous-titré "*De l'hégémonie au déclin de l'Occident*".

Né de parents arméniens le 15 février 1934 à Etterbeek, près de Bruxelles, Gérard Chaliand s'est imposé comme l'un des meilleurs spécialistes des conflits, présentant l'originalité d'être tout à la fois un homme de terrain et un universitaire respecté tant par ses pairs que par les experts de ces questions. Géopoliticien et historien de la guerre, il a ainsi connu au cours du dernier demi-siècle la plupart des mouvements insurrectionnels qui se sont déployés en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Issu de l'extrême-gauche anticolonialiste, il est reçu favorablement par les "camarades" des mouvements de libération et/ou révolutionnaires, dont il dissèque tant les modes de fonctionnement que les logiques intimes. Il fait ses premières armes en Guinée-Bissau en 1964 puis au Vietnam en 1967, deux théâtres d'opération qui le marqueront beaucoup. On le retrouve ensuite pêle-mêle en Colombie, Jordanie, Liban, Israël, Erythrée, Kurdistan iranien, Afghanistan, Salvador, Pérou, Philippines, Sri Lanka, Birmanie, Haut-Karabakh, Azerbaïdjan, Géorgie, Cachemire, Sri Lanka, Irak... Il participe aussi aux expéditions géo-



graphiques du navire *La Boudeuse* en Insulinde et en Mer Rouge, en Amazonie brésilienne et colombienne, en Polynésie, à Madagascar et en Afrique du sud...

Ces expériences de terrain lui donnent une autorité légitime dans ses enseignements. Docteur en Sciences politiques de l'université de Paris-V Sorbonne, Gérard Chaliand a enseigné à l'ENA et à l'École de guerre. Il a été conseiller du Centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères, puis directeur du Centre européen d'étude des conflits, et a œuvré avec la Fondation pour la recherche stratégique. Très présent à l'international, il a donné et parfois donne encore aujourd'hui des conférences à Harvard, Berkeley, UCLA, Montréal, Singapour, Bogota, Le Cap, Salamanque, Manchester, Sussex, Vladikavkaz (Nord Ossétie), Erbil, Suleymanieh (Irak), Tbilissi...

"Clair, direct, particulièrement lucide, très expérimenté, original, à la fois engagé et courageux." : c'est ainsi qu'Hubert Védrine, ancien Secrétaire général de l'Elysée sous François Mitterrand puis ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de Lionel Jospin, décrivait Gérard Chaliand dans son *Dictionnaire amoureux de la géopolitique* (Plon, 2021), précisant que "*Gérard Chaliand est devenu [...] un des meilleurs géostratèges contemporains*".

Gérard Chaliand a également publié hors du champ géostratégique, laissant tant des poèmes (*Feu nomade*, Gallimard, 2016) que des essais (*Mémoire de ma mémoire*, Points, 2014). Il termine actuellement une anthologie universelle de l'amour, *Miroirs de l'amour*, à paraître aux Belles Lettres fin 2023.

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Gérard Chaliand va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action